

## Le Monument national

Israël Medresh

Number 139, November 2013

Voix yiddish de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70780ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Moebius

### ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Medresh, I. (2013). Le Monument national. *Moebius*, (139), 85–90.

### *Le Monument national*

Montréal fut toujours une ville importante pour le théâtre yiddish. Certaines saisons, on jouait une pièce yiddish chaque soir de la semaine.

Toutes les grandes stars du théâtre américain ont joué au Monument national, dans la Main tout près de Dorchester, et on y a monté toutes les pièces du répertoire de langue yiddish, autant les drames que les comédies. Parmi les acteurs importants de cette tradition, il ne s'en trouve pas un seul, homme ou femme, qui n'ait foulé les planches du Monument national. De même, parmi les chefs-d'œuvre du théâtre yiddish, il n'y en pas un seul qui n'ait été présenté au public montréalais.

On jouait aussi du théâtre yiddish dans d'autres salles de la ville, comme dans un édifice qui était situé au coin de la rue De La Gauchetière et de la Main. On pouvait également se rendre rue Sainte-Catherine, près de Saint-Dominique, ou dans la Main, près de Prince-Arthur.

Le point de mire du théâtre yiddish montréalais demeura cependant le Monument national. Cet édifice était situé au cœur du quartier juif immigrant. De plus, on y tenait de très importantes manifestations juives à caractère nationaliste et politique.

Les jours de Roch Hachana et de Yom Kippour, pour accommoder le plus grand nombre de personnes, la salle servait de synagogue temporaire, un lieu de prière tel que les immigrants n'en avaient jamais vu en Europe de l'Est.

Il s'agissait d'une initiative privée, mise sur pied pour la durée des jours saints (*yomim noraim*), et qui émanait de l'imprésario qui s'occupait de l'ensemble des productions théâtrales yiddish : monsieur Mitnik<sup>1</sup>.

À cette époque, les masses juives portaient un intérêt plus grand au théâtre yiddish qu'aujourd'hui. Ce dernier leur offrait autant un divertissement qu'un lieu où parfaire leur éducation et un contexte social où se réunir. Nul

n'avait encore vu le cinéma moderne ni entendu parler de Hollywood. En fait de spectacle, rien ne pouvait encore égaler le théâtre yiddish.

De plus, les immigrants juifs fraîchement arrivés apprenaient au théâtre des éléments de moralité et des bribes d'histoire. Plusieurs pièces se terminaient sur une conclusion édifiante et proposaient aux spectateurs un modèle de comportement en société. On en tirait aussi une leçon sur la manière de parler et de paraître en public. Le jeu des acteurs, hommes et femmes, enseignait à l'auditoire comment s'asseoir, chanter, faire preuve d'humour, séduire l'autre sexe, etc.

C'était une fête pour un immigrant juif d'aller au théâtre yiddish, et pour s'y rendre il s'habillait aussi bien que pour assister à un mariage.

Les immigrants parvenus qui habitaient le haut de la ville étaient les plus remarquables à ce théâtre. On les identifiait facilement. Ils avaient des dents en or, un signe assuré qu'ils étaient au pays depuis longtemps, peut-être plus de dix ans...

Un immigrant bien installé exhibait aussi une ou deux bagues en or massif et une montre avec chaîne du même métal sur son veston. Sa femme portait un chapeau bizarre avec de longues plumes et croulait sous les bijoux, dont une partie venait de l'Ancien Monde. Les colliers en or cependant ne pouvaient avoir été obtenus qu'ici au pays.

C'est au théâtre yiddish que les Juifs nouvellement immigrés s'initiaient à la probité et à l'histoire des sociétés. Beaucoup de pièces possédaient une fin honnête et respectable. Elles montraient qu'il fallait poursuivre dans la vie des buts vertueux et qu'on ne devait pas s'attacher à l'argent, ni courtiser des femmes inconnues, ni perdre le contrôle de soi, ni fréquenter de mauvais compagnons.

Un certain nombre de pièces étaient construites autour d'un thème historique et présentaient des héros bibliques ou des personnages tirés du passé.

Les immigrants juifs, ceux qui n'avaient pas eu l'occasion, au cours de leur jeunesse dans l'Ancien Monde, d'apprendre les choses les plus élémentaires, profitaient du théâtre yiddish pour se familiariser avec certains temps forts de leur histoire.

Les pièces sentimentales *Bar Kokhba* ou *Shulamis*, par exemple, écrites par Goldfaden<sup>2</sup>, présentaient des chapitres intéressants de la tradition juive dont ils tiraient non seulement un plaisir visuel, mais aussi une nourriture spirituelle...

Les opéras de Goldfaden constituaient une leçon de chant. Les airs qu'on y entendait étaient repris dans toutes les maisonnées juives. Ceux de *Bar Kokhba* étaient chantés dans les réunions des sionistes ou dans les concerts qu'ils organisaient. À cette époque, cette pièce historique était devenue l'outil de propagande sioniste le plus efficace au sein des masses juives.

On ne pouvait pas toutefois jouer trop souvent les œuvres de Goldfaden au Monument national. Pour les produire, il fallait un chœur et une troupe nombreuse et, pour cette raison, on voyait plus souvent les pièces de Latteiner qui étaient plus simples, même si elles reposaient aussi sur des thèmes historiques.

Latteiner avait signé des pièces et des opérettes portant sur le roi David et son fils Salomon. Une de ses opérettes s'intitulait *Di libe foun Zion* [L'amour de Sion], une autre *Khourban Yerushalaïm* [La destruction de Jérusalem] et encore une autre *Der Kenig Niroun* [Le roi Néron]. Il s'agissait là d'œuvres qui décrivaient la vie des Juifs durant la période du Royaume.

Des pièces, comme *Alexander der printz foun Yerushalaïm* [Alexandre le prince de Jérusalem], *Ezra der eviger Jude* [Ezra le Juif éternel] ou encore *Daniel in leybn grub* [Daniel dans la fosse aux lions], enrichissaient aussi la connaissance que les Juifs immigrants avaient de leur propre histoire. Les œuvres non historiques de Latteiner étaient aussi appréciées, comme *Khinke Pinke*, *Libe oun laydenshaft* [Amour et passion], *Di bloutike hokhtsayt* [La noce sanglante], *Der emes oun der sheker* [La vérité et le mensonge] et bien d'autres encore.

Les immigrants juifs de cette période avaient entendu parler de plusieurs autres tragédies et drames sentimentaux, dont ceux de Jacob Gordin, qui étaient souvent mentionnés dans la presse yiddish. Cet auteur ne laissait personne indifférent. De temps à autre, les écrivains yiddish se querellaient au sujet de ses pièces.

On affirmait dans le *Wahrheit* que son œuvre était très valable, tandis que le *Forverts* allait dans le sens contraire. Plus les critiques se disputaient entre eux au sujet de l'une de ses pièces, et plus le public se rendait la voir au théâtre pour se faire une opinion à son tour. Habituellement, les œuvres de Gordin étaient confiées aux meilleurs acteurs de langue yiddish.

Ceux qui n'avaient jamais rencontré Gordin connaissaient son visage, car sa photographie apparaissait souvent dans les pages des journaux juifs. À cause de la magnifique barbe noire qu'il portait, un peu comme celle du D<sup>r</sup> Herzl, la figure de Gordin était considérée comme éminemment respectable. On disait de plus que le dramaturge était animé de sympathies socialistes, ce qui n'empêchait pas le *Forverts*, un journal de gauche, de s'en prendre à lui. Pour toutes ces raisons, il attirait l'attention des immigrants juifs qui s'intéressaient au théâtre yiddish. Ceux-ci plaçaient Gordin au rang des moralistes et des penseurs et ils le tenaient en aussi haute estime que les grands auteurs dramatiques russes ou français.

On jouait beaucoup les œuvres dramatiques de Gordin au Monument national. Lui-même ne se rendit jamais dans cette salle, mais d'autres écrivains y faisaient de temps en temps acte de présence lorsqu'on jouait une de leurs pièces. Parmi les dramaturges qui séjournèrent à l'occasion à Montréal, on compte David Pinski et Peretz Hirshbein. Vers la fin de leur carrière toutefois, ces auteurs venaient surtout pour donner des conférences ou pour lire leurs œuvres à haute voix. En plus d'être un écrivain, Hirshbein était aussi le directeur de sa propre troupe de théâtre, qu'il menait en tournée de ville en ville et de pays en pays.

Certains dramaturges étaient aussi connus comme auteurs de nouvelles et de courts récits. C'était notamment le cas de Pinski et Hirshbein, mais aussi de Z. Libin, de Leon Kobrin et de Sholem Asch, dont l'œuvre *Got foun nekome* [Dieu de vengeance] fut jouée plusieurs fois au Monument national.

De temps à autre, les Juifs de Montréal assistaient à la représentation d'une pièce écrite par un des leurs. Un tel événement attirait beaucoup l'attention dans la

ville et toutes les conversations se portaient sur lui. Le dramaturge local ne se décidait d'ailleurs pas le cœur léger à écrire sa pièce et il y travaillait un long moment. Une fois le texte achevé, il lui restait un gros obstacle à surmonter : intéresser un imprésario et une troupe d'acteurs suffisamment pour qu'ils acceptent de le lire à haute voix. Cela n'arrivait que si l'impression créée par la pièce était très forte et alors seulement ils pouvaient décider de la monter. Le calcul des gens de théâtre était le suivant : sachant que l'on jouait une pièce d'un de leurs compatriotes, peut-être les Juifs de Montréal seraient-ils attirés en grand nombre au point d'occuper chaque recoin de la salle, surtout s'il s'agissait d'une personne bien connue parmi les tailleurs, les ouvriers de la confection et les propriétaires de petites épiceries.

Quand la pièce en question était enfin offerte au public, de nouveaux visages apparaissaient au Monument national, comme les amis du dramaturge local, ses parents et les gens qui le connaissaient. Il venait des tailleurs et des ouvriers qui travaillaient avec lui à la *shoppe*. Jusqu'à ses voisins et ses *landslayt* qui se pointaient le nez au théâtre à cette occasion. L'auteur de la pièce, naturellement, se sentait au septième ciel. Il prenait place dans une des loges et tous lui exprimaient le plus grand respect. Entre le troisième et le quatrième acte, on le faisait monter sur scène pour le présenter au public. Toute la salle trépidait de joie et il régnait une atmosphère de fête dans le théâtre.

En général toutefois, les dramaturges montréalais n'étaient pas très prolifiques. La plupart n'écrivaient qu'une seule pièce, puis s'en retournaient à leur occupation première, tout comme les acteurs à leur répertoire essentiellement new-yorkais. Quelques semaines après la représentation de son œuvre, le public avait déjà oublié l'auteur local.

Israël Medresh, «Le Monument national», *Le Montréal juif d'autrefois*, Sillery, Septentrion, 1997, p. 139-144. Traduction de Pierre Ancil.

---

1. Louis Mitnik (1866-1915). Impresario, il est considéré comme le père de la tradition théâtrale yiddish à Montréal. Arrivé dans la ville pour la première fois en 1897, il prend, cette année-là, la direction d'une troupe de théâtre amateur. En 1909-1910, Mitnik s'établit pour de bon à Montréal et le théâtre yiddish devient la principale attraction de la grande salle du Monument national. De 1913 à sa mort en 1915, il dirige une troupe régulière composée d'artistes surtout new-yorkais.

2. Abraham Goldfaden (1840-1908). Poète, dramaturge et compositeur de langue yiddish, Goldfaden est souvent perçu comme le fondateur du théâtre yiddish moderne. Né en Ukraine, il commence sa carrière en Roumanie au milieu des années 1870. Dès 1880, sa troupe se produit partout en Russie, puis à Paris, Londres et New York. Ses personnages ont marqué plusieurs générations d'amateurs de théâtre.

**Israël Medresh** (Lekhevitch, Biélorussie, 1894 – Montréal, 1964)

Intéressé aux événements qui se déroulaient à Montréal, le journaliste Israël Medresh a rédigé pendant quelque temps deux chroniques: «Di vokh in Kanade» [Les actualités de la semaine au Canada] et «Bilder fun gerikht-zal» [Portraits du Palais de justice]. Il a publié deux ouvrages qui brossent un portrait réaliste et par moments humoristique de la vie juive à Montréal durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, *Montreal fun nekhtn* (*Le Montréal juif d'autrefois*) et *Tsvishn tsvey velt milkhomes* (*Le Montréal juif entre les deux guerres*), tous deux traduits vers le français par Pierre Ancil.